

**Dimanche 18 janvier 2009**

## **Jean 2,1-12**

Pierre Prigent  
Strasbourg

1. Voici d'abord une **explication de texte** qui tente d'en explorer tous les aspects.

C'est la noce, c'est la fête, c'est la joie, on mange et on boit. Mais le vin vient à manquer. Un miracle de Jésus rétablit la situation. C'est un résumé un peu bref, j'en conviens ! Mais pas infidèle ! Eh bien, si ! Cette fidélité est trompeuse. Elle nous fait passer à côté de l'essentiel.

Regardons mieux : notre texte court sur 11 versets (le v.12 ne fait pas vraiment partie du récit). Or l'histoire s'achève au v. 10 où le maître d'hôtel tire sa conclusion de l'épisode. Et puis au v.11, c'est le rédacteur de l'évangile qui propose sa propre conclusion. S'il y a deux conclusions, c'est que les choses sont moins simples qu'il n'y semblait au premier abord.

La conclusion du maître d'hôtel va à l'encontre des pratiques avérées depuis qu'on offre du vin lors des fêtes : quand les convives s'attablent, altérés par la grosse chaleur, on étanche leur soif avec une boisson ordinaire. Et puis, quand ils sont à même d'apprécier des saveurs plus délicates, on offre les grands crus. Ici, le professionnel dit que la règle est l'inverse : ceci nous invite sans doute à une relecture plus attentive .

Mais regardons d'abord la conclusion de l'évangéliste. Bien entendu, c'est elle qui est la plus importante : elle nous dit comment le narrateur a compris le récit ! Le v. 11 dit trois choses :

- ce récit est l'histoire d'un **signe** qui est le premier d'une série,
- il manifeste **la gloire** de Jésus,
- il amène les disciples à **croire en lui**.

Prenons *le premier point* : c'est une histoire qui signifie plus qu'elle ne raconte. La preuve que ce n'est pas présenté comme un miracle... ordinaire, c'est que les disciples n'ont pas crié : Bravo ! Recommence ! Mais qu'ils ont fait une démarche de foi. Ils ont cru. Ils n'ont pas cru qu'ils étaient devant un magicien, ils ont cru en lui. En un mot, ils ont déchiffré le signe. Qu'ont-ils su voir ? Ils ont vu là la manifestation de la gloire de Jésus. C'est pour cela qu'ils ont cru en lui. Le récit des noces de Cana est donc là pour que nous y discernions la gloire de Jésus. Décidément, jusqu'ici nous avons mal lu !

Qu'est-ce que *la gloire de Jésus* ?

La meilleure façon de répondre à la question est d'en chercher la réponse dans l'évangile de Jean lui-même. Voici quelques textes éclairants : Jn 7,38-39 ; 12,23 ; 13,31s : Judas s'en va chercher les soldats qui vont arrêter et crucifier Jésus. Alors celui-ci dit : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié...Dieu le glorifiera... bientôt ». Or, tout l'AT nous dit que la gloire, c'est la manifestation visible de Dieu (1R 8,11). Et le 4ème évangile ne cesse de répéter que c'est sur la croix, dans la

personne de Jésus, que Dieu révèle pleinement sa gloire. Jean ne peut rien raconter de Jésus sans que ses récits ne soient colorés par cette certitude bouleversante. La grande attente de l'humanité, celle qui s'exprime par la prière de Moïse : « Fais-moi voir ta gloire » (Ex 33,18), est enfin comblée et la prière, jadis refusée, est exaucée.

Mais c'est une révélation inattendue, aux antipodes d'une constatation : ce n'est assurément pas lorsque le Messie de Dieu meurt que l'on s'attend à *voir* la gloire de Dieu. Mais souvenons-nous de la phrase du Prologue : « Nous (nous les croyants) avons vu sa gloire ». Pour cela, il faut que nos yeux soient éclairés par la foi. De la vue à la foi ! Comme dans le récit des noces de Cana : du récit au signe !

Pour Dieu, la gloire n'est pas du tout ce que les hommes imaginent, ce dont ils rêvent, à savoir le succès, le pouvoir, les honneurs. C'est ainsi que l'homme imagine Dieu : si glorieux que rien n'existe en face de lui. Le Tout-Puissant qui ne tolère même pas la contestation. Oui, mais il n'est pas question de pouvoir ! La gloire de Dieu, nous ne la voyons que dans son amour et seule la foi discerne dans cet amour la pleine révélation de la gloire, c'est-à-dire Dieu qui se donne pleinement à voir dans notre monde. C'est ce qui est expressément dit dans l'évangile (Jn 11,40) : à Marthe qui ne peut croire que la mort (de Lazare) puisse être vaincue, Jésus répond : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? ». *C'est la foi qui voit dans l'abaissement suprême de la croix la révélation de la plus haute gloire de Dieu*, celle d'un Dieu qui descend jusqu'au plus bas de l'humanité qu'il aime, pour que jamais plus elle n'y soit sans lui, et qu'elle découvre qu'il n'y a dans le monde rien de plus puissant, rien de plus divin que ce mouvement qui porte vers l'autre.

Revenons aux noces de Cana : il fallait, nous dit Jean, y discerner la révélation de la gloire de Dieu. Donc, pour parler clair, il y était question de la croix. Nous ne l'avions pas vu ! C'est donc qu'il faut relire. Relire la même histoire, mais avec une attention neuve.

C'est la fête et c'est une fête particulièrement remarquable : c'est une noce comme celle qu'annoncent les prophètes (voir par ex. Es 62,4-5) et comme celle dont parle Jésus (Mt 22,1-14) : l'image symbolique des jours où viendra le Messie ! Le Seigneur est présent, la joie est donc parfaite : qu'est-ce que l'homme peut désirer de mieux que cette communion toute proche et heureuse avec son Dieu dans la chaleur des communions humaines ? Or le vin vient à manquer. Il n'y a plus que de l'eau ! Mais pas n'importe quelle eau : l'eau des purifications rituelles du Judaïsme. L'eau qui permet d'invoquer Dieu, de lui parler avec la certitude de le rencontrer, d'être entendu de lui. Mais alors il s'agit de savoir comment on peut entrer en relation avec Dieu, ce qui est l'une des meilleures définitions de la religion.

Le récit nous parle, à mots à peine couverts, de la grande question de *la religion* : est-ce que, pour rencontrer Dieu, il faut des conditions préalables ? Car, à la fin des fins, si Dieu exige quelque chose pour se laisser rencontrer, comment croire que dans sa perfection il n'ait pas de très hautes exigences ? Trop hautes pour notre faible nature ! Et, s'il en est ainsi, la religion ne nous apporte plus de la joie, mais de l'inquiétude !

Ils n'ont plus de vin, dit Marie à son fils. Et Jésus répond de manière étonnante : « Qu'y a-t-il entre toi et moi ? ». C'est la phrase par laquelle les démons que Jésus chasse s'adressent à lui (Mt 8,29 ; Mc 1,24 ; 5,7). Cela signifie : nous n'avons rien de commun ! La réponse est inexplicablement brutale. Mais avons-nous bien compris la question ? Écoutons toute la réponse : « Mon heure n'est pas encore venue ! ». La question de Marie devait donc suggérer que l'heure pouvait être venue.

Quelle est cette heure ? Dans le 4ème évangile le sens s'impose : l'heure, c'est le moment de la manifestation de la gloire. C'est donc l'heure de la crucifixion. Or, ici, Jésus refuse ce qu'on lui demande et qui donc, finalement, revenait à suggérer qu'il n'était pas besoin d'en arriver là : la communion des hommes avec Dieu ne nécessite pas ce drame de la crucifixion. Le Tout-Puissant n'a qu'un petit geste à faire pour tout raccommoier, Jésus n'a qu'à opérer un tout petit miracle et tout sera réparé, l'histoire peut continuer ; Dieu est vraiment le Bon Dieu avec lequel on s'arrange toujours au prix de quelques petites prières et de quelques gestes de piété. Et Jésus s'indigne : la gloire ne peut se révéler qu'à l'heure. L'histoire du salut ne s'accomplit pas sans la croix.

La religion humaine cherche à faire l'économie de la mort du Fils : transiger vaut mieux que trancher. Marchander le prix du péché est tellement plus rassurant ! Mais il n'est pas question d'arrangements.

Marie n'est plus qu'obéissance : quelle qu'elle soit, la solution sera apportée par Jésus. Alors on apporte les grandes jarres contenant l'eau des purifications, l'eau religieuse, et de cette religion Jésus fait la vraie communion avec Dieu. Ce n'est plus une religion conditionnelle, c'est la parfaite fête, la joie merveilleuse et combien abondante d'être enfin avec le Seigneur comme avec un ami. Voilà comment il faut lire l'histoire des noces de Cana. Voilà pourquoi elle nous appelle, nous à la suite des disciples, à la foi.

Plus sérieusement, une remarque qui touche à notre lecture de l'évangile : faudrait-il comprendre que Jésus a parlé et agi de manière mystérieuse, réservant à quelques initiés le sens de ses paroles et la portée de ses gestes ? Non, pas du tout ! Mais Jean raconte l'histoire de Jésus et pour lui c'est l'histoire du Seigneur qui s'est donné pour les hommes et qui est aujourd'hui vivant. Une pareille certitude ne peut pas ne pas colorer le récit.

Il y a plus : il a compris, Jean, que l'histoire de Jésus ne sert à rien (comme il ne servait à rien d'avoir vu Jésus de ses yeux) si cela ne suscite pas la foi. Être seulement spectateur ne mène nulle part. Il faut écouter, s'entendre appelé par son nom, être appelé à la foi. Ce qui importe, ce n'est pas d'apprendre des choses sur Jésus, mais bien d'entendre, à travers cela, la parole de Dieu décisive pour le monde et pour nous en premier lieu. Cette parole qui dit : Je suis ton Dieu, ta vie, ton destin, ton présent et ton éternité. Crois-tu cela ? Voilà pourquoi Jean a écrit son évangile pour que nous sachions contempler la gloire du Christ et que, sans avoir vu Jésus de nos yeux, nous répondions par la foi (Jn 20,29.31).

2. Et maintenant, comme une **prédication** ne peut se limiter à être une explication de texte, il faut choisir, dans la richesse du texte, ce que l'on va prêcher. Voici une proposition :

Le miracle des noces de Cana, nous le connaissons bien. Mais est-il sûr que nous le comprenions ? Le miracle, nous savons ce que c'est. Ou plutôt nous croyons le savoir et notre savoir est plus que contestable.

Qu'est-ce qu'un miracle ? C'est l'inexplicable, ce que seule une intervention divine peut expliquer. C'est une mauvaise définition, car ce qui aujourd'hui est inexplicable peut être demain expliqué. Nous en avons quantité d'exemples. Les miracles de Dieu reculeraient sous les assauts de la science des hommes ? C'est une fausse piste.

Il faut chercher ailleurs ce qu'est un miracle.

Dans notre récit il y a des gens qui semblent avoir la même conception que nous du miracle : devant l'action de Jésus, ils constatent et renoncent à comprendre. Ce sont les serviteurs qui prennent les vases inexplicablement remplis de vin. Ils s'étonnent avec enthousiasme : voilà parmi eux une intervention divine, il n'y a qu'à en profiter !

En face d'eux il y a les disciples. Ceux-là, on ne nous dit pas qu'ils s'étonnent et admirent, mais qu'ils croient. Ainsi en opposition à l'étonnement admiratif, il y a la foi.

Et le texte précise tout à fait ce dont il s'agit : les disciples, est-il dit, ont discerné la gloire de Jésus et ils ont cru.

Si vous lisez attentivement l'évangile de Jean, vous vous persuaderez vite que les mots ont un sens très clairement précis : pour Jean, Jésus manifeste sa gloire, ou plutôt Dieu manifeste sa gloire en Jésus, sur la croix. Dans l'ancienne alliance, Moïse demandait à Dieu de se manifester. Devant le buisson ardent il demandait : quel est ton nom pour que je puisse parler de toi. Mais Dieu ne se laisse pas connaître, on ne peut le voir car sa gloire est plus que ce qu'un homme peut supporter. Sur le mont Horeb, Moïse demande : fais-moi voir ta gloire... Il ne la verra que de dos ! C'est que la gloire est ce que Dieu donne à voir de lui dans notre monde. Mais Jean écrit (1,14) : nous avons vu sa gloire. Quand la Parole s'est incarnée et plus précisément quand le Fils est crucifié. C'est très étonnant : voilà qui est Dieu, un Dieu qui descend, qui comprend, qui a compassion, qui fait miséricorde, qui aide, console et marche en compagnon. Voilà le vrai miracle, l'inexplicable, voilà la totale nouveauté, la bonne nouvelle. A Cana, il fallait voir Dieu qui venait jusqu'aux hommes.

Mais pourquoi venait-il ? Pour quoi faire ? Pour résoudre miraculeusement nos petits problèmes ? Marie apparemment attend cela de Jésus ! Et pourtant c'est la première chrétienne ! C'est donc une attitude que nous ne sommes pas surpris de retrouver souvent. Comme si Dieu n'était qu'une bonne fée avec sa baguette magique ! C'est de l'impiété que de le croire. C'est pourquoi la réponse à Marie résonne si durement ! Jésus vient pour nous, mais pas pour faire ce que nous attendons. Il vient, c'est Dieu qui vient, pour révéler sa gloire. Jésus regarde comme une tentation l'éventualité d'éviter la croix, ce que Marie semble suggérer. Il va descendre jusqu'au fond de la détresse humaine pour y chercher les hommes. Que Dieu se fasse homme, que le ciel habite sur la terre, que l'éternité pénètre notre temps, voilà un bien grand miracle. Voilà le grand miracle.

Alors, faut-il vivre ici-bas en renonçant à rencontrer des miracles ? L'ère des miracles est-elle à jamais révolue ? Avant de songer à répondre, revenons au texte : Jean, avons-nous remarqué, n'y parle pas de miracle. Il dit : voici le premier signe de Jésus. Un signe. Quelque chose qui signifie, qui nous parle, qui nous interpelle. Dieu nous fait signe. Il le fait avec un geste de chez nous, un de nos gestes, un geste d'hommes pour que nous le comprenions.

C'est d'abord un grand geste, un très grand mouvement qui l'amène jusqu'à Bethléem. Nous l'avons commémoré à la fête de Noël. Mais, nous le savons bien, Noël est le premier signe d'une histoire qui conduit à Pâques. Dans les églises qui aiment proposer aux fidèles le langage symbolique des parements d'autel (ces tissus qui décorent l'autel et la chaire et changent selon les temps de l'année), on cherche à le signifier par l'image de la couronne d'épines sur les tentures du temps de l'Avent.

Si l'on ne comprend pas cela, si l'on ne discerne pas le signe qui montre le sens, la signification, alors on fête à Noël seulement un miracle. Celui que notre monde fait semblant d'accueillir. Mais c'était un signe de Dieu pour nous dire dans notre langue qu'il est venu à nous et qu'il vient toujours, jusqu'à nous, en nous, en une présence étonnante qui donne sens, signification à nos vies. Il vient, non pas en visite de politesse ou même d'amitié. Il vient pour que nous ayons un sens, une direction, un sens pour marcher, pour parler, pour aider, pour prier. Il est venu d'abord aussi loin qu'il est possible d'aller : jusqu'au bout de la vie, jusqu'au fond du malheur afin d'être sûr de n'oublier personne. Il est descendu tout en bas afin d'apporter le signe de Dieu, la parole de Dieu à tous ceux qui voudront bien y prêter attention. Pour les emmener avec lui jusqu'à Dieu, pour les inspirer, les habiter, les éclairer, bref, pour les changer et leur donner un nouveau sens. C'est un signe qui appelle, qui invite et qui donc attend une réponse. Et la réponse, c'est la foi. Comme celle des disciples à Cana.

Mais à la fin pour parler net : qu'en est-il des miracles ? S'il y a une chose dont nous devons être sûrs, c'est qu'il n'y a jamais de miracles que pour la foi. Seuls ceux qui cherchent des signes de la présence de Dieu peuvent la discerner. Car on peut la voir autour de soi, dans le monde des hommes, en nous-mêmes. Ce que nos yeux vont chercher, ce n'est pas l'inexplicable, mais les signes de Dieu. Ils sont parfois grandioses et parfois tout petits, mais toujours pleins de sens. Ils nous signifient que Dieu n'est plus jamais absent que ce soit dans nos peines ou que ce soit dans nos joies, dans nos prières de reconnaissance ou dans nos appels à l'aide.

Viens, Seigneur Jésus. C'est la prière qui termine l'Apocalypse. Elle ne vise pas seulement le miracle de la fin des temps, elle demande la révélation du miracle de la venue du Christ dans chacune de nos journées, parce que depuis Noël ce miracle est le signe qui oriente nos vies.